

②

pas de 42

40 p

BETAIL, NAIRA ET FRANC CFA :

un flux transfrontalier entre Nigéria et Cameroun ⁽¹⁾

Feuilles 1992

/BOUTRAIS (J.)*/HERRERA (J.)**/BOPDA (A.)***

Le cliché d'un élevage africain qui se tiendrait en dehors de l'économie moderne appartient au passé. L'éleveur de bovins ne se réduit plus à la silhouette du berger qui contemple son troupeau, indifférent aux contraintes des marchés, à l'importance de l'argent et à l'attrait de nouveaux produits. Pasteurs ou simples éleveurs de bovins n'ont jamais vécu en autarcie complète; aujourd'hui encore moins qu'autrefois. Ils vendent régulièrement du bétail pour faire face à des besoins familiaux indispensables: nourriture, habillement, soins de santé. L'assistance vétérinaire au bétail n'est plus assuré gratuitement comme c'était, théoriquement, le cas autrefois. Les ventes de bétail jouent un rôle de plus en plus important dans l'économie pastorale. Les éleveurs deviennent attentifs à la hausse des prix, aux arrivages de bétail sur les marchés, aux pratiques commerciales des maquignons et des intermédiaires. Cet intérêt des producteurs pour la filière commerciale du bétail est tel qu'il a révélé l'existence d'un flux frontalier entre le Nigéria et le Cameroun, au niveau des Grassfields. Les informations officielles, notamment les registres de transactions sur le bétail, ne mentionnent pas ouvertement cette circulation d'animaux.

⁽¹⁾ Ce texte résulte d'une enquête effectuée dans la province du Nord-Ouest, grâce au soutien d'OCISCA.

* Géographe ORSTOM

** Economiste ORSTOM

*** Géographe associé à l'ORSTOM



Fonds Documentaire IRD

Cote : Bx24622 Ex : unique

Le fait que des éleveurs locaux se plaignent de ce trafic démontre que leur comportement économique évolue. Ils ne vendent plus seulement du bétail pour satisfaire des besoins d'argent, quelle que soit la tendance des prix au moment de la vente. Ils prennent conscience que les variations des prix peuvent entraîner des conséquences négatives pour eux-mêmes. En mentionnant l'incidence de bétail "étranger", les éleveurs savent désormais que leur situation ne dépend pas seulement du jeu local entre l'offre et la demande de bétail. Elle enregistre également les effets de politiques nationales dans les domaines économiques, tarifaire et monétaire. Le transfert de bétail nigérian au Cameroun ne représente qu'une facette d'un flux varié et important de marchandises qui transitent dans le même sens.

LE CONTEXTE: ESQUISSE DES FLUX ET DES PRIX DU BETAIL

Le bétail circule facilement d'un pays africain à l'autre. Les passages d'animaux concrétisent des complémentarités économiques. Très fluide, le commerce du bétail s'exerce depuis longtemps à l'échelle internationale dans le continent africain. En même temps, c'est une activité sensible aux changements économiques.

La circulation habituelle de bétail entre le Cameroun et Nigéria (fig. 1)

Il y a longtemps que du bétail de commerce franchit la frontière entre Nigéria et Cameroun. Les flux s'orientaient autrefois du Cameroun vers le Nigéria, des produits manufacturés circulent en sens inverse. Le Cameroun approvisionnait alors le pays voisin en bétail sur pied, de concert avec des pays sahéliens: Niger et Tchad. Le commerce fut particulièrement actif au cours des années 70, lorsque la rente pétrolière procurait des revenus monétaires élevés. Pendant les années 70 et le début des années 80, au moins 50000 têtes transitaient chaque année par le Nord et l'Extrême-Nord, du Tchad vers le Nigéria. Le trafic semblait moins intense au Sud de la longue frontière entre les deux pays.

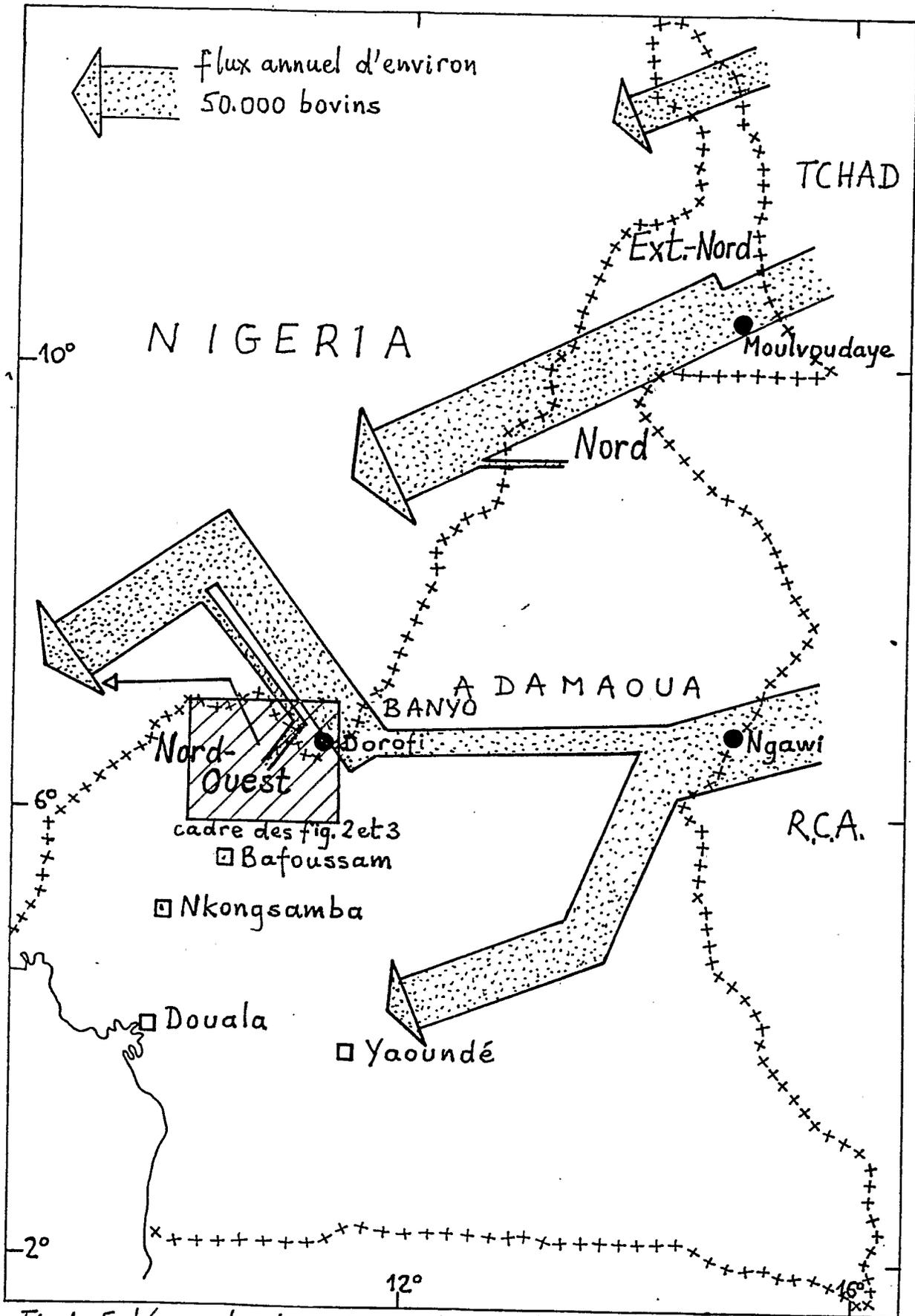


Fig.1: Schéma des transferts de bétail entre Cameroun et Nigeria avant 1980

Le cheptel du Nord-Cameroun disposait de faibles marchés de consommation sur place et se trouvait interdit d'acheminement vers le sud du pays, pour des raisons sanitaires. Il était dirigé, de façon presque "normale", vers le Nigéria. Les flux de bétail se renforçaient de bétail tchadien, des foirails (par exemple, Moulvoudaye) fonctionnant davantage comme lieux de transit que des transactions sur le bétail local. Les autorités camerounaises ne s'opposaient pas à l'expédition d'animaux du Nord vers le Nigéria. Elles accordaient facilement des licences d'exportation aux maquignons.

La situation devenait moins claire en Adamaoua. Pour les responsables camerounais, cette grande région d'élevage, située au centre du pays, avait pour vocation d'approvisionner en viande les villes du sud (Yaoundé et Douala). Aucune licence d'exportation n'était accordée à partir de l'Adamaoua. Pourtant, les maquignons ne restaient pas insensibles aux possibilités de profit offertes par le Nigéria. De grands marchés à bétail frontaliers (par exemple, Dorofi, au Mambila nigérian) réceptionnaient beaucoup d'animaux en provenance de l'Adamaoua, à l'insu des autorités camerounaises. La demande nigériane se répercutait jusqu'en Centrafrique. Le grand marché de Ngawi, à la frontière Cameroun-RCA, servait de lieu de passage pour le bétail centrafricain, dès lors intégré dans les flux vers le Sud -Cameroun mais également le Nigéria. Au début des années 70, on estimait que 75 000 têtes passaient chaque année de la RCA vers le Cameroun, en direction du marché intérieur et du Nigéria. Les exportations de l'Adamaoua vers le pays voisin s'opérant en contrebande, leur importance était inconnue. Quelques "affaires", consécutives à des saisies de bétail en instance de transfert au Nigéria, révélaient cependant que ce trafic était actif.

Encore plus au Sud, la circulation du bétail originaire des Grassfields a subi des perturbations historiques, en liaison avec des déplacements de frontière. Avant 1960, cette région d'élevage desservait presque uniquement les villes du pays Ibo, dans le cadre nigérian. Même les éleveurs de la région disent qu'ils ont accompagné des troupeaux vers Calabar, Enugu ou Abakalibi. Les pistes d'acheminement du bétail vers l'Ouest étaient bien connues. Au contraire, les villes des "Southern Cameroon" (Kumba, Buea, Victoria) souffraient d'insuffisances de ravitaillement en bétail. Après

l'indépendance et la séparation monétaire du Cameroun Occidental d'avec le Nigéria, les responsables se sont efforcés d'orienter les flux de bétail vers le Sud. De nouvelles agglomérations (Nkongsamba, Douala) s'ouvrent alors en bétail des Grassfields mais il y subit la concurrence d'animaux en provenance de l'Adamaoua. Aussi, les anciens circuits sont-ils maintenus en direction du Nigéria, de façon cachée. Légalement toute exportation de bétail en provenance du Nord-Ouest est interdite. Pourtant les troupeaux des Grassfields sont dirigés vers le Mambila, d'où ils entrent dans les réseaux nigériens.

Du lac Tchad au Grassfields, le commerce de bétail a longtemps subi l'attraction des marchés nigériens et de leurs prix plus élevés. Le bétail qui sortait du Cameroun rejoignait une grande piste parallèle à la frontière et qui, par les plaines de la Bénoué, reliait Numan à Abakaliki, en passant par Wukari. Les passages frontaliers s'inscrivaient dans un contexte d'augmentation régulière des prix du bétail. Mais la tendance s'inverse au cours des années 80.

L'INVERSION DES PRIX DU BETAIL

Les prix du bétail au Cameroun connaissent une première chute en 1983. Malgré une remontée des années suivantes, la tendance n'est plus à une progression constante, comme dans les décennies précédentes. La baisse des prix s'accroît au début des années 90. En Adamaoua, les animaux sont négociés à la moitié de leur valeur, il y a 10 ans.

Une première explication à ce renversement de tendance met en cause les importations de viandes européennes à bas prix. Le phénomène est commun aux pays côtiers de l'Afrique de l'ouest. Au Cameroun les importations des viandes congelées et réfrigérées augmentent surtout en 1985 et 86, passant de 5 000 à 9 000 puis à 19 000 tonnes. En même temps, le prix de ces viandes s'effondre, notamment celui de la viande bovine qui bénéficie de subventions européennes. Le prix de la viande réfrigérée de boeuf importée à Douala a diminué de 790 293 francs CFA entre 1983 et 86. Les importateurs de viande congelée opèrent alors avec une grande liberté d'action. Au début les responsables camerounais ont hésité à réglementer les importations. Ils espéraient tarir les arrivages, en augmentant la production intérieure de viande, de façon à satisfaire les besoins

des consommateurs. Les viandes importées, de basse qualité, sont surtout consommées par des ménages à faibles revenus, ce qui ne concurrence pas la production nationale. Tant que l'économie du pays est prospère, le bas prix des viandes congelées entraîne, semble-t-il, peu d'incidence sur le prix de la viande locale, de meilleure qualité.

Mais les conséquences des importations de viande ne restent plus marginales dès lors que la crise économique frappe la plupart des catégories sociales. En 1988, les responsables camerounais réagissent en appliquant aux importations des taxes lourdes et générales, sans distinction de type ou de qualité de viande, ces mesures auraient dû soutenir les prix locaux, en atténuant la concurrence des importations et en décourageant le reports des consommateurs vers des viandes de médiocre qualité. Pourtant la taxation des viandes ne s'accompagne pas des effets attendus. Le prix du bétail continue à se déprécier dans les grandes régions d'élevage : Adamaoua et Grassfields.

Devant cette situation, maquignons et éleveurs incriminent la crise économique générale, résumée par la formule : "il n'y a plus d'argent à Douala." La viande bovine, aliment de luxe, enregistre pleinement les restrictions de revenus qui frappent la plupart des consommateurs. La récession de la demande affecte les activités des maquignons, provoque des faillites et désorganise le commerce du bétail. De grands commerçants se retirent de la profession, remplacés par une nouvelle génération de maquignons qui traitent des effectifs moins nombreux.

A ces explications, somme toute assez prévisibles, les éleveurs aux Grassfields ajoutent un facteur tout à fait nouveau : des arrivages de bétail nigérian.

UN FLUX INATTENDU DE BÉTAIL

L'expédition de bétail nigérian vers le Cameroun a de quoi surprendre. Elle signifie un renversement de la logique habituelle des échanges entre les deux pays. Bien qu'il soit frappé depuis plus longtemps que le Cameroun par la crise économique. Le Nigéria reste un grand marché de consommation de viande bovine. Malgré l'effondrement de ses revenus, il est probable

que la demande continue à excéder l'offre. Dans ces conditions, la sortie de bétail nigérian revêt un caractère aberrant.

Il en est de même du côté camerounais. L'importation de bétail, même sous une forme cachée, contredit les intérêts commerciaux du pays, confronté au marasme économique. La politique d'ajustement structurel inciterait plutôt le gouvernement camerounais à encourager les exportations agricoles. Même dans un contexte de récession économique, le transfert de bétail nigérian vers le Cameroun reste un phénomène étonnant.

LES CHEMINS DE BAMENDA

Si l'on s'en tient aux statistiques officielles, aucun bovin ne franchit la frontière entre Nigéria et Cameroun. Certes, des relevés proches de Bamenda éveillent quelques doutes sur ce qui se passe près de la frontière. Mais, plus on remonte la filière du bétail vers les lieux présumés de passage, plus la documentation est brouillée.

Le tableau "officiel" des flux de bétail (fig. 2)

D'après les statistiques du service de l'Elevage, tout le bétail qui converge vers le foirail de Bamenda est camerounais. Originaire de secteurs d'élevage répartis sur les Grassfields, il est inventorié au moment de son achat puis contrôlé en cours d'acheminement. En effet, les déplacements de bétail sont soumis à l'obtention d'un laissez-passer délivré par le poste vétérinaire dont relève le lieu d'achat.

En consultant les souches de livrets de laissez-passer, il est théoriquement possible d'inventorier les expéditions de bétail et leurs destinations. De même, les convoyeurs sont tenus de faire viser les laissez-passer aux postes vétérinaires près desquels ils transitent. Tel responsable du service d'Elevage établit un "Monthly Report File Statistics" qui récapitule les déplacements d'animaux dans son ressort. Ce dossier comporte un "Permit Endorsement Register" qui détaille les effectifs en transit, en relevant les lieux de départ. De l'autre, un "Cattle Permit Register"

distingue les effectifs pour lesquels un laissez-passer est délivré sur place. Parfois, des chefs de poste tiennent un "Cattle Registration Register" (sic) et où ils inscrivent les transactions de bétail dans leur ressort, avec un grand luxe de détails techniques et commerciaux. A partir de cette documentation abondante, quoique souvent discontinuée, il est possible de dresser un tableau de la commercialisation et des flux de bétail.

Le nord des Grassfields (départements de Bui et Donga-Mantung) alimente, apparemment à lui seul, un courant important de bétail de commerce vers la place de Bamenda. L'objectif principal de ce commerce est suggéré par les prix des diverses catégories d'animaux.

Tableau 1

Prix moyens des bovins aux Grassfields, au début de 1992 (en milliers de francs CFA)

	NWA	SABONGARI	BAMENDA
<i>Grand boeuf de 5-6 ans</i>	180	150	170
<i>Génisse de 3 ans</i>	75	40	70
<i>Taurillon de 2 ans</i>	45	30	60

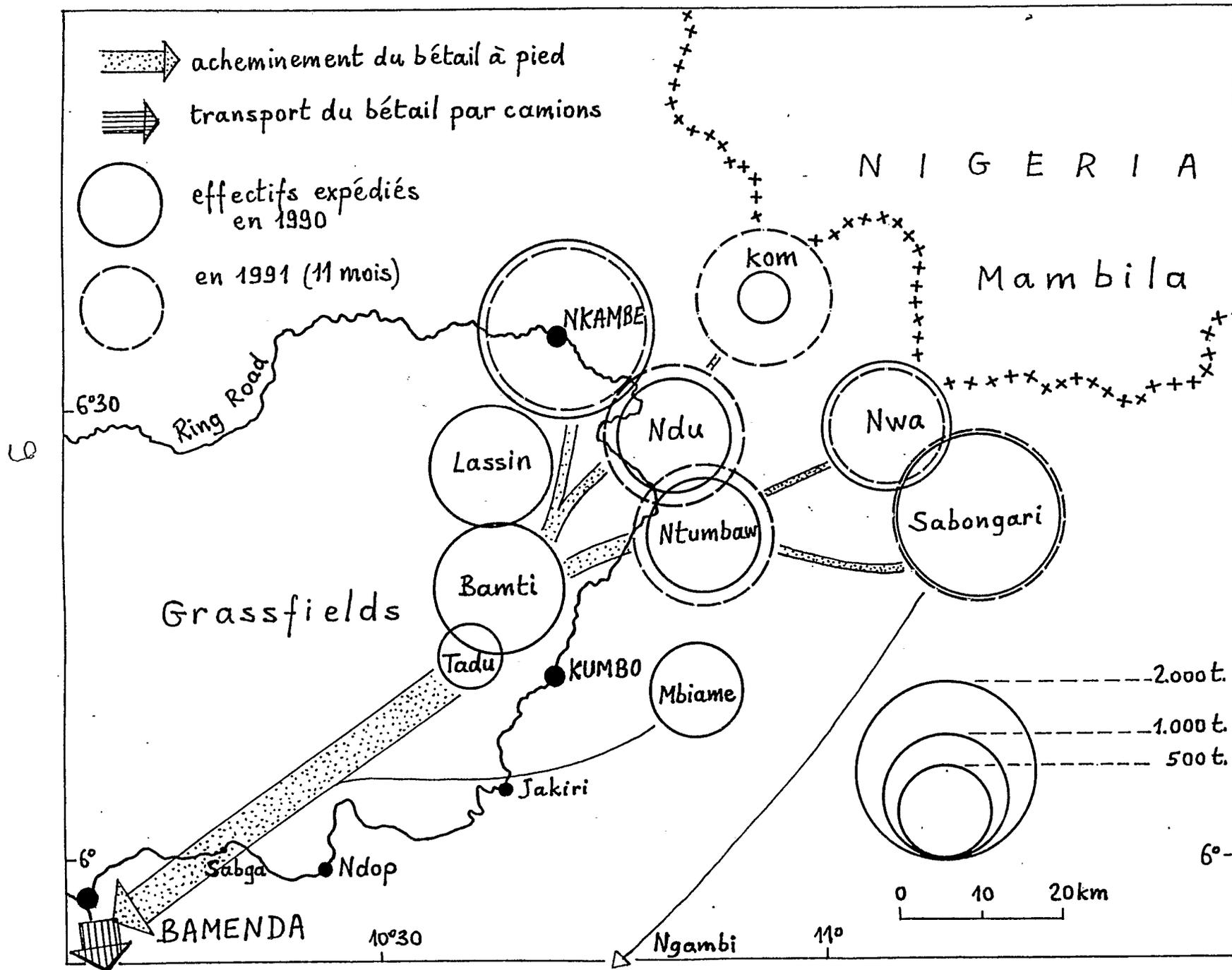


Fig.2: Circulation "officielle" du bétail de commerce vers Bamenda

Bien que les prix à Bamenda ne soient pas toujours les prix élevés (comme ils devraient l'être), les animaux pour la boucherie sont nettement plus valorisés que ceux d'élevage (génisses et taurillons). Les transactions sur le bétail sont destinées à ravitailler des centres de consommation en viande.

Les effectifs commercialisés sont inégaux, normalement en rapport avec l'importance du cheptel sur place. Pourtant, Sabongari et Kom ne sont fréquentés par les éleveurs qu'en saison sèche. Il est curieux qu'ils servent de points de départ à du bétail de commerce en grand nombre.

Les animaux empruntent une grande piste à bétail qui passe près de Tadu et de Sabga. Le contrôle des animaux en transit à Tadu permet de vérifier la concordance entre les laissez-passer délivrés aux postes de départ et ceux présentés à ce passage. L'exercice a été tenté pour les laissez-passer émis à Nwa et à Sabongari en 1990 et 91 : 56 % de ceux délivrés à Nwa sont retrouvés conformes à Tadu mais seulement 26 % de ceux émis à Sabongari. Certes beaucoup d'imprévus peuvent affecter le signalement des troupeaux expédiés en direction de Bamenda : pertes ou ventes d'animaux en cours de route, oublis de faire viser le laissez-passer à Tadu. Cependant les effectifs des troupeaux de commerce déclarés à Tadu sont presque toujours supérieurs à ceux enregistrés à Sabongari. Les laissez-passer délivrés dans ce poste sont l'objet de manipulations.

Une conclusion analogue ressort de la comparaison entre les effectifs commercialisés et les cheptels d'élevage dans chaque secteur, c'est-à-dire le taux de commercialisation. Les évaluations concernent le département Donga-Mantung qui jouxte la frontière nigériane.

Tableau 2

Taux de commercialisation théorique du bétail au nord des Grassfields (en %)

<i>Localité/année</i>	<i>1990</i>	<i>1991 (11 mois)</i>
<i>Ntumbaw</i>	11	16
<i>Ndu</i>	6	8
<i>Nkambe</i>	5	4
<i>Nwa</i>	11	8
<i>Sabongari</i>	(105)	(120)
<i>Kom</i>	6	(46)

Le taux de commercialisation maximum en élevage extensif se situe aux environs de 10 %. Il est évident que du bétail extérieur entre dans les circuits commerciaux à Sabongari et, plus récemment, à Kom. Ce sont, justement, des secteurs proches de la frontière. La documentation officielle n'offre qu'un tableau fictif du commerce de bétail.

Reconstitution de la filière du bétail nigérian (fig.3)

L'image d'un flux de bétail qui commence à se constituer tout près de la frontière ne correspond pas à la réalité. En fait, ce flux s'étire sur des distances plus grandes, en traversant la frontière.

Mayo Ndaga et Dorofi sont deux foirails du Mambila nigérian réputés comme centre d'expédition de bétail vers le Cameroun. Le passage de la frontière s'effectue dans le renforcement

que son tracé dessine aux environs de Nwa. Malgré un relief accidenté, ce passage est particulièrement aisé pour des troupeaux. Les Mbororo qui migraient du Nigéria au Cameroun l'ont emprunté depuis le début du siècle. Des altitudes de 1000 à 1500 mètres préservent la salubrité du secteur frontalier. Enfin, c'est un secteur de transhumance en saison sèche (Sabongari) encore fréquenté par des troupeaux nigériens, bien que le service d'élevage le nie. Les animaux de commerce se mêlent aux transhumants lorsqu'ils entrent au Cameroun.

Le changement d'identité du bétail nigérien fait appel à divers stratagèmes qui supposent la complicité des agents d'élevage et de maquignons. Il n'existe pas de marché à bétail proprement dit aux environs de la frontière. A chaque envoi vers le Sud, les marchands de bestiaux déclarent à l'agent vétérinaire l'effectif des animaux en partance. Il est habituel, pour les maquignons reconnus et titulaires d'une patente, d'accepter les animaux de personnes qui se livrent au commerce de façon clandestine. Des contingents d'animaux nigériens s'ajoutent de cette façon aux expéditions de bétail camerounais. Il est également probable que des maquignons camerounais agissent comme de simples prête-noms, pour le compte de commerçants de l'autre côté de la frontière;

Bien que l'identité du bétail nigérien soit masquée de diverses façons, elle ne trompe pas les agents du service d'élevage qui prélèvent une "dîme" personnelle de 1000 francs par animal présenté au marché de Bamenda. Tout le bétail de commerce converge en effet au foirail de Bamenda dont l'activité s'est nettement amplifiée au cours des dernières années.

Les véritables transactions se déroulent sur cette place, appelée "luumo regorde" par les éleveurs. Le bétail passe aux mains d'une catégorie de marchands qui l'expédient directement vers les grands centres de consommation : Nkongsamba et Douala. Acheminé jusque-là à pied, il est alors chargé dans des camions.

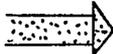
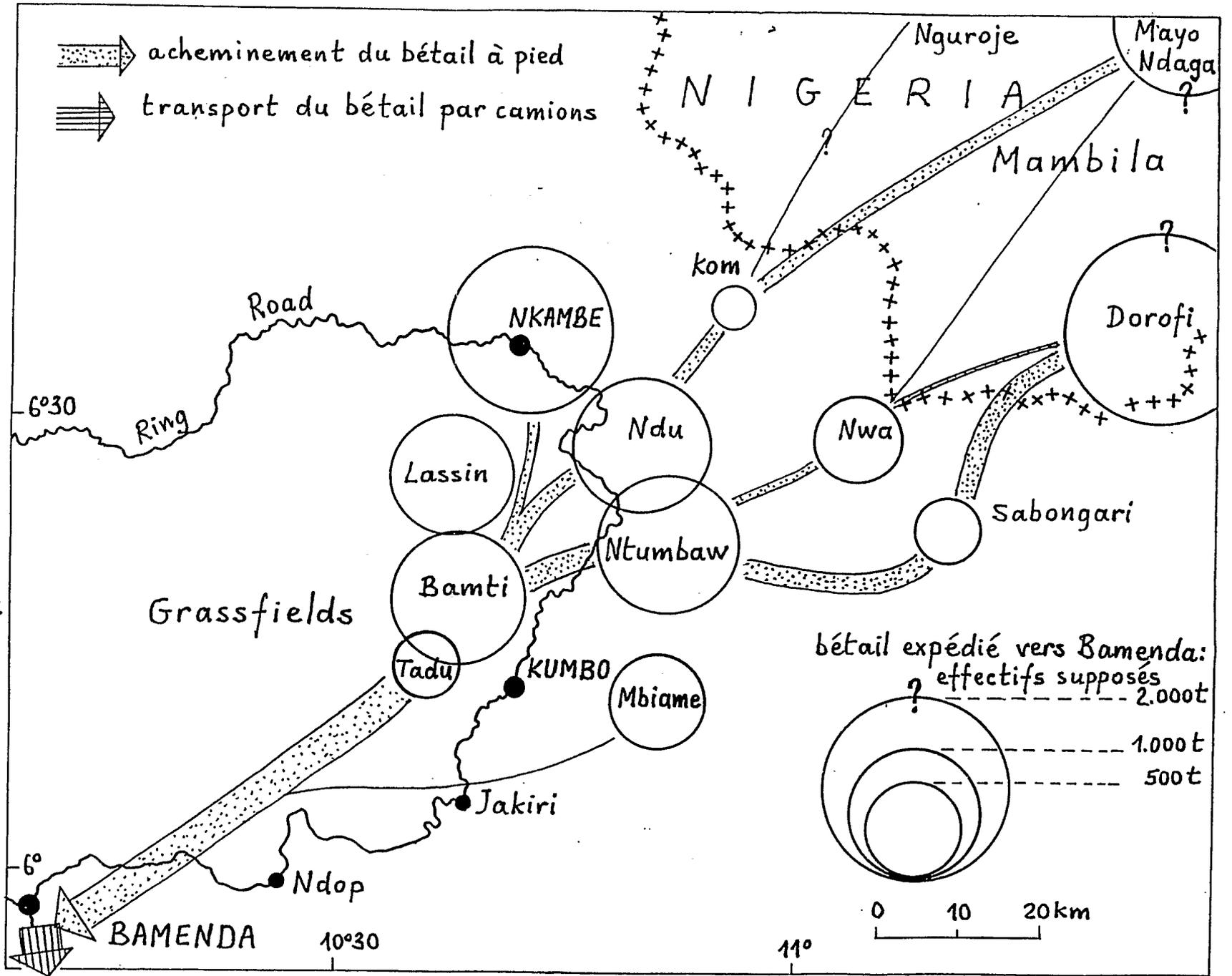
 acheminement du bétail à pied
 transport du bétail par camions

Fig.3: Essai
 de
 reconstitution
 des
 flux réels
 de bétail
 vers
 Bamenda



1/3

Les marchands nigériens procèdent ensuite à la seconde phase du trafic. Nantis d'argent liquide en francs CFA, ils regagnent rapidement leur pays. D'après les informations obtenues, il ne semble pas qu'ils se livrent, au retour, à un grand commerce de marchandises. Il est plus avantageux de changer du CFA contre du Naira, sur le marché parallèle. Au Nigéria, le taux de change excéderait deux fois le cours officiel. Dès lors, les maquignons peuvent recommencer à acheter du bétail.

Ampleur et conséquences du trafic de bétail

L'exportation de bétail nigérien au Cameroun permet de cumuler deux bénéfices : l'un au moment de la transaction sur les animaux et l'autre à l'occasion du change. D'après les statistiques des animaux expédiés à partir de Sabongari et de Kom, 1700 bovins auraient franchi la frontière en 1990 et 3000 l'année suivante à raison d'un prix moyen de 150 000 francs, cela représente un transfert de 675 millions de francs. Ces indications sont certainement inférieures à la réalité.

L'acheminement à pied de bétail nigérien jusqu'à Bamenda entraîne des conséquences négatives pour les éleveurs et les autres populations des Grassfields. Il n'est pas étonnant que les éleveurs locaux se plaignent de la concurrence des animaux nigériens, leurs arrivages à Bamenda s'étant accentués en 1991.

Le franchissement régulier d'une frontière par des animaux qui viennent peut-être de très loin comporte des risques sanitaires. En juin 1991, une fièvre aphteuse particulièrement grave se déclare dans les élevages proches de la grande piste à bétail. Le service d'élevage décrète alors, au niveau provincial, l'arrêt des transactions sur le bétail dans les secteurs proches de la frontière; c'est une mesure simple et habituelle pour freiner la propagation de cette épizootie. Elle est appliquée partout sauf précisément à Sabongari. Soumis à de fortes pressions locales (et même à des menaces physiques), l'agent d'élevage n'ose pas refuser la délivrance de laissez-passer. Il invoque l'absence de maladie dans son secteur. En fait, la fermeture des "marchés à bétail" atteint des intérêts puissants, dont les agents locaux du service d'élevage ne sont pas indépendants.

La circulation incessante d'animaux de commerce sur une grande piste à bétail dégrade les pâturages environnants. Traversant des régions densément peuplées, elle provoque une gêne pour les populations rurales.

POURQUOI DU BETAIL NIGERIAN AU CAMEROUN ?

Apparemment paradoxale, l'expédition de bétail nigérian vers Bamenda est une opération fructueuse dans le contexte actuel. Elle répond probablement à plusieurs logiques.

Avantages géographiques

Le Mambila nigérian est une région d'élevage relativement proche de Bamenda, seulement 150 km à vol d'oiseau. L'inflexion de la frontière "dans" le Cameroun, à ce niveau favorise l'expédition de bétail vers les marchés camerounais. L'avantage de la proximité géographique n'est pourtant pas décisif. Pendant longtemps, les flux du bétail de commerce s'orientaient vers les marchés nigériens. Les distances d'acheminement comptent peu, lorsque des marchés s'avèrent nettement plus rémunérateurs que d'autres.

Bamenda est une place bien située pour drainer le bétail de commerce issu des hauts plateaux, des Grassfields camerounais comme du Mambila nigérian. C'est l'antenne nord d'un réseau routier goudronné qui dessert les grands centres de consommation, au Sud. Il est logique d'y charger le bétail de boucherie dans les camions. La même opération comporterait beaucoup d'inconvénients si elle était entreprise dans un autre centre des Grassfields, par suite du mauvais état des pistes.

Pourtant l'attrait commercial du foirail de Bamenda ne tient pas seulement à la route asphaltée. Foumban est également relié par un axe routier équivalent aux villes du Sud. Sa situation n'est guère plus excentrée que celle de Bamenda par rapport aux régions d'élevage des hauts plateaux. En dépit de ces avantages, Foumban n'a pas fixé de grand marché de bétail. Un petit foirail se tient à Bamoun à Ngambi, en bordure de la plaine de Ndop. Au début de 1990, quelques troupeaux de commerce sont encore expédiés de Sabongari vers Ngambi. Par la suite, ces envois cessent, au

profit de Bamenda. Tout se passe comme si le foirail de Bamenda captait récemment tous les flux de bétail aux Grassfields, à mesure que les arrivages du Nigéria augmentent.

Intérêts commerciaux

Le détournement d'un flux de bétail nigérian vers le Cameroun tient probablement à des prix plus soutenus d'un côté de la frontière. La chute en ressources monétaire des consommateurs nigériens est peut-être plus forte qu'au Cameroun. Si la demande en viande bovine s'est réduite dans ce pays, l'offre a également diminué notamment dans l'axe Bafoussam-Nkongsamba-Douala. Autrefois, ces villes étaient ravitaillées à la fois par du bétail des Grassfields et de l'Ouest de l'Adamaoua (Banyo, Tignère). Or l'élevage sur cette partie de l'Adamaoua est gravement perturbé par une extension récente des mouches tsé-tsé. Les arrivages de bétail en provenance de Banyo ont tendance à diminuer. Par effet de compensation, la demande s'accroît du côté des Grassfields et se répercute jusqu'au Mambila nigérian.

La supériorité du foirail de Bamenda ne tient pas seulement à sa position géographique mais surtout aux pratiques qui ont cours sur cette place. Les ventes de bétail sont réglées par des versements au comptant par les acheteurs. On y voit des paquets de billet de banque passer d'une main à l'autre. Au contraire, sur les marchés proches de centres de consommation, les ventes de bétail s'effectuent à crédit : le vendeur attend que le boucher a débité les quartiers de viande pour recevoir son dû. Cette pratique ralentit les affaires et donne lieu à beaucoup de comportements malhonnêtes. Les maquignons du Nord craignent de se faire gruger par les bouchers du Sud. Les transactions exigent l'intervention d'un tiers, le "logeur", qui se porte garant de l'acquéreur.

Bamenda est un foirail qui permet d'éviter ces complications, en faisant transiter les animaux de maquignons à d'autres maquignons. Les vendeurs du Nord ne sont plus confrontés aux créances de bouchers insolvables. Les maquignons transporteurs, originaires de la région (Bamiléké, Pinyin, Nso), se chargent de cette phase délicate. Bien qu'il introduise un maillon supplémentaire dans la filière du bétail, le foirail de Bamenda est particulièrement apprécié par les marchands qui

exercent dans les régions d'élevage. Son succès est celui d'une nouvelle organisation du commerce de bétail.

Une "pompe à francs CFA"

Même si les écarts de prix ne sont pas substantiels entre Dorofi et Bamenda, le transfert de bétail nigérian au Cameroun reste une opération fructueuse. Elle permet d'acquérir les francs CFA qui, convertis en Nairas sur le marché parallèle, confèrent aux maquignons nigériens la capacité d'augmenter rapidement leurs nouveaux achats de bétail. Les francs CFA sont avidement recherchés au Nigéria dont la monnaie n'est pas convertible. D'autres opérations commerciales sont également lancées vers le Cameroun, avec l'objectif principal de se procurer les francs CFA. Le profit retiré de l'opération commerciale elle-même ne représente qu'un but secondaire. Dans ce contexte, il est vraisemblable que les maquignons nigériens continueront d'exporter vers Bamenda, même si les prix du bétail baissent. Les fluctuations du Naira, sur le marché parallèle, influencent peut-être davantage le rythme des envois de bétail.

L'expédition de bétail nigérian au Cameroun s'inscrit dans une logique économique qui dépasse la loi de l'offre et de la demande sur la viande bovine. Le bétail sert les mêmes objectifs que les ventes, en contrebande, d'articles en plastique, de textiles et de riz asiatiques. Il présente des avantages non négligeables par rapport aux produits manufacturés : circulation fluide à travers presque tout le tracé de la frontière, faible coût d'acheminement à pied, difficultés de repérage par les services douaniers (rien ne ressemble plus à un boeuf nigérian qu'un boeuf camerounais), forte valeur ajoutée par unité de bétail. La limite à la capture du franc CFA par ce canal réside dans la capacité d'absorption non extensible du marché de consommation camerounais. La baisse actuelle des prix du bétail à Bamenda montre que cette capacité n'est pas loin d'être atteinte.

Mais les exportateurs nigériens sont probablement prêts à supporter une baisse sensible des prix. La dévaluation récente de 30 % du Naira renforcera les exportations vers le Cameroun. Au contraire, la politique camerounaise de renforcement des taxes sur les importations entraînera peu d'effets sur les transferts de bétail qui passent largement à travers les mailles douanières. Quant à

la poursuite éventuelle de la baisse des prix du bétail au Cameroun, elle peut élargir le marché de consommation.

CONCLUSION : COMMERCE TRANSFRONTALIER DE BETAIL ET ELEVAGE

Le flux de bétail nigérian vers le Cameroun, repéré entre le Mambila et les Grassfields, revêt-il un caractère exceptionnel ou illustre-t-il une situation générale le long de la frontière ? La proximité relative de Bamenda avec les grands centres de consommation au Cameroun favorise le trafic transfrontalier car le bétail s'y vend plus cher que dans les régions d'élevage éloignées. Néanmoins, il est vraisemblable que des transferts de bétail, aussi surprenants à première vue, se produisent entre le Mambila et Banyo, à l'Ouest de l'Adamaoua. Le grand foirail de Ngawi, dont la prospérité était liée en partie au flux Est-Ouest de bétail à travers l'Adamaoua, tombe actuellement en décadence : signe d'un changement d'orientation des courants commerciaux.

Finalement, les flux anciens ne se maintiennent peut-être que dans l'extrême-Nord, où les prix du bétail sont nettement plus faibles. Les animaux de l'extrême-Nord, passés du Cameroun au Nigéria, ne sont-ils pas réintroduits au Cameroun, plus au Sud ? Les trafics autour du franc CFA peuvent donner lieu aux montages commerciaux les plus complexes. Le bétail représente un atout, parmi d'autres, dans un "jeu" qui se déroule tout le long de la frontière entre les deux pays. Jeu qui n'obéit plus tellement aux règles simples de l'offre et de la demande et qui risque de perturber, voire de ruiner, les maquignons et les éleveurs au Cameroun.

Février 1992.